

L'ÉGLISE

ET

LA LIBERTÉ

2/4

LIBRAIRIE

LA LIBRAIRIE

LIBRAIRIE

TYPOGRAPHIE DE CH. MEYRUEIS

RUE CUJAS, 13

LA LIBRAIRIE

LIBRAIRIE

LIBRAIRIE

L'ÉGLISE  
ET  
LA LIBERTÉ

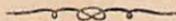
SERMON

PAR

LAUZERAND

PASTEUR

PRÊCHÉ, A PARIS, DANS LE TEMPLE DE L'ORATOIRE  
LE DIMANCHE 27 OCTOBRE 1867



PARIS

LIBRAIRIE DE CH. MEYRUEIS, ÉDITEUR  
RUE DES SAINTS-PÈRES, 43 ET 45

## AVANT-PROPOS

---

Ce discours n'a pas toujours été compris dans les diverses Eglises où il a été prononcé. On a pu y voir des allusions et des attaques injustes qui étaient aussi loin de notre cœur que de notre pensée. Nous n'avons voulu juger personne. Seulement nous avons exposé, avec franchise, les faits tels que nous les voyons et les principes tels que nous les comprenons.

Sur le conseil de quelques amis et pour dissiper, autant que possible, tout malentendu, nous livrons ce sermon à la publicité. — Notre but sera atteint et nous bénirons Dieu s'il produit, dans le calme d'une lecture attentive, l'effet de pacification en vue duquel il a été composé.

Paris, 17 novembre 1867.

# L'ÉGLISE

ET

# LA LIBERTÉ

Examinez toutes choses; retenez ce qui est bon.

(1 THESS. V, 21.)

Mes frères,

Deux grands principes ont formé le protestantisme et le constituent : la foi et la liberté. La foi, c'est-à-dire la vie chrétienne, en tant qu'elle se rattache à des croyances positives, variables dans leur expression, immuables dans leur essence. La liberté, c'est-à-dire la recherche indépendante et personnelle de la vérité religieuse, en dehors et au-dessus de toute autorité humaine. — Ces deux principes sont essentiels au protestantisme. Pour être et pour demeurer protestant, il faut les retenir fermement, l'un et l'autre, dans son cœur et dans son Église. En effet, ôtez le libre examen, vous avez le catholicisme; supprimez la foi, que vous reste-t-il? la philosophie pure.

Or, la tâche des Eglises issues de la Réforme consiste précisément à éviter ce double écueil en s'efforçant de concilier, dans leur sein, la foi et la liberté. Cette tâche n'est pas facile. Notre Eglise y travaille depuis plus de trois siècles, et nous voyons, hélas ! comme elle a réussi. — Tantôt, se préoccupant, d'une manière exclusive, des besoins sacrés de la foi et s'attachant, avant tout, à conserver intacte la pureté de la doctrine, elle s'effraye du libre examen, elle se prend à rêver une unité impossible et penche vers un demi-catholicisme. — Tantôt, s'affolant de science et de liberté, elle méconnaît, à son tour, la nécessité morale de la foi, elle ébranle toute base positive, elle sape ses propres fondements avec une aveugle ardeur et s'expose à périr dans un rationalisme effréné. — Il y a là deux tendances qui se contredisent, deux forces qui tirent le protestantisme en sens contraire, deux courants qui le poussent, tour à tour, vers des rivages, ou plutôt, vers des abîmes opposés.

Avouons-le : la Réforme n'a jamais pu s'établir et s'asseoir dans un parfait équilibre entre les deux forces qui la sollicitent. Elle a constamment oscillé de l'une à l'autre, même aux époques les plus glorieuses de son histoire. De tout temps, elle a eu ses divisions, ses luttes et ce n'est pas d'aujourd'hui seulement qu'elle a paru sur le point de se dissoudre dans le conflit de ses principes et dans la discorde de ses enfants.

Il faut pourtant le reconnaître et le déplorer : jamais peut-être cette guerre intestine n'avait éclaté aussi ardente et aussi générale que de nos jours. Ar-

dente? elle est poussée parfois jusqu'à la haine! Générale? toutes les Eglises, même les plus obscures, en souffrent et en gémissent! Or, lorsque nous considérons ce douloureux spectacle, je ne dis pas avec indifférence, mais avec calme et sans parti pris, que voyons-nous? Des hommes également convaincus, également passionnés : les uns, défendant avec énergie l'Eglise et la piété menacées; les autres, soutenant avec une égale ardeur la cause de la science et de la liberté compromises. Ainsi, des deux côtés, se trouvent en jeu les intérêts les plus légitimes, les besoins les plus sacrés, les droits les plus incontestables. Maintenant, voici où est le mal : à part ce que les passions humaines peuvent jeter de plus odieux dans ces violents débats, il arrive que chaque parti, s'exaltant dans la lutte, s'aveuglant dans la mêlée, exagère son principe, outre ses prétentions, aspire à la domination absolue et s'expose à méconnaître tout ensemble les conditions de l'Eglise, les règles de la justice et les lois de la charité.

Témoins attristés de ces divisions, complices ou victimes de ces violences réciproques, nous pouvons bien gémir, nous pouvons nous affliger et nous indigner tour à tour; mais, sachons-le : nos plaintes et nos représailles ne ramèneront point la paix disparue et, si nous ne cherchons ailleurs un calmant plus efficace pour la fièvre qui nous dévore, l'Eglise restera éternellement ce que nous la voyons, ce que nous l'avons faite : une brûlante arène ouverte en permanence pour la lutte scandaleuse des partis, un lamentable champ de bataille où les victoires et les défaites ris-

queront toujours d'être également funestes, aujourd'hui, à l'Évangile et demain, à la liberté.

Prêchons-nous la paix à tout prix? A Dieu ne plaise! Nous savons faire la part des nécessités humaines, et nous n'ignorons pas que la résistance au mal, sous toutes ses formes, sera toujours une de ces nécessités. Oui; mais l'agitation n'est pas le mouvement et le désordre n'est pas la vie. Il y a une mesure de concorde et de paix indispensable au bien des âmes et au développement normal du règne de Dieu. *Le fruit de la justice se sème dans la paix*(1), et ce n'est pas la guerre qui le fera mûrir.

Convenons-en : cette situation orageuse de l'Église n'est pas normale. Il faut chercher un moyen d'en sortir. Ce moyen, ce secret de pacification et d'harmonie, où le trouverons-nous? Dans l'abandon réciproque des prétentions extrêmes, dans un prompt retour à la modération et au support, dans la conciliation intelligente et cordiale des deux principes essentiels à notre Église, savoir, dans la *foi libre* et dans la *liberté croyante*. Lorsque, de part et d'autre, on sentira vivement la nécessité absolue de ces deux principes; lorsque, des deux côtés, on fera des efforts sérieux et sincères pour les comprendre et pour les unir, alors nous pourrons espérer, pour l'Église, des jours plus calmes, pour l'Évangile, des triomphes plus sûrs et, pour les âmes, des scènes plus édifiantes.

La Parole de Dieu elle-même nous invite à cette

(1) Jacq. III, 17.

conciliation. Saint Paul, dans un passage qui pourrait servir de devise au protestantisme, nous dit : *Examinez toutes choses* : voilà pour la liberté ; *et retenez ce qui est bon* : voilà pour la foi.

Chers et bien-aimés frères, méditons ensemble, sous le regard de Dieu, cette double exhortation et cherchons à faire pénétrer, dans nos esprits et dans nos cœurs, les deux grands principes que l'Apôtre nous recommande.

## I.

Il nous suffira de quelques rapides considérations pour établir, au point de vue de notre Eglise, la nécessité vitale du libre examen. Cette nécessité résulte d'abord de la nature même de la vérité. Infinie, absolue en elle-même, la vérité ne peut entrer qu'à l'état fragmentaire dans l'esprit humain. Non-seulement l'homme ne saurait la posséder tout entière, dans la perfection de son essence, mais encore il n'arrive pas, tout d'un coup, aux vérités incomplètes et isolées qu'il lui est permis d'atteindre. Il ne les découvre, il ne les pénètre que d'une manière successive, en poursuivant sans relâche le cours de ses recherches, de ses méditations et de ses prières. Cependant l'homme se sent créé pour la vérité parfaite ; il la désire de tout son cœur, il l'appelle de tous ses vœux, et, bien qu'il sache que la pleine lumière n'est pas de ce monde, il y aspire sans cesse, dans tous les do-

maines, obéissant ainsi à une nécessité intérieure de sa nature, à une loi secrète et irrésistible de son esprit. Cette loi, c'est la loi même de l'histoire, la loi du développement et du progrès. La vérité religieuse n'échappe pas plus que toutes les autres à cette loi universelle qui la condamne, elle aussi, à se développer, à se transformer, à s'épurer de siècle en siècle, en se dégageant, au fur et à mesure, des erreurs et des préjugés qui l'obscurcissent. Comme, aux approches de l'hiver, les campagnes se couvrent de feuilles mortes, le vaste champ de l'histoire nous apparaît tout jonché de croyances éteintes. Mais la vérité, mieux que le phénix de la fable, renaît de ses cendres pour briller d'un éclat plus pur.

Vouloir arrêter ce mouvement et ce progrès, vouloir enchaîner l'humanité à des institutions et à des formules immuables, vouloir empêcher le sol de s'élever sous ses pieds, l'horizon intellectuel de s'étendre et de s'illuminer à ses yeux, ce serait une entreprise contraire à l'esprit du protestantisme, une entreprise funeste, si ce n'était, avant tout, un dessein chimérique. Le libre examen en ferait justice.

La nécessité du libre examen résulte encore de la nature de la foi, qui doit être essentiellement libre et personnelle : c'est un des principes les plus chers à la Réforme. Pour le chrétien réformé, une foi imposée, une foi d'autorité n'est pas la vraie foi. Que le catholique romain, non éclairé, courbe la tête sous l'autorité du pape ou des conciles; qu'il s'incline sur un signe du prêtre et se taise quand l'Eglise a parlé; qu'il accepte, les

yeux fermés, une vérité toute faite; qu'il abdique sa raison, son cœur, sa conscience; qu'il les étouffe, s'il le faut, et se livre tout entier à l'arbitraire d'une volonté qui le domine et, au besoin, pourra l'écraser, nous ne donnerons pas le nom de foi à cette aveugle soumission, à cette servile obéissance. Nous y verrions plutôt une dégradation coupable et une sorte d'abêtissement volontaire (c'est le mot d'un grand catholique) si, en dépit de tout, la conscience humaine n'était là pour réagir instinctivement contre un système funeste et pour faire briller, même au sein du catholicisme, toute la splendeur morale de la vie chrétienne. N'importe! la foi vivante et vraie, celle qui, au dedans, change le cœur et, au dehors, produit les œuvres fécondes, ce sera toujours une adhésion intelligente et réfléchie de l'âme à des vérités que la raison comprend, à des principes que la conscience approuve, à des sentiments que le cœur peut embrasser avec amour. Quand la foi n'a pas cette origine; quand elle n'est pas ainsi une conquête de la liberté, un produit palpitant de l'expérience personnelle, ne comptez pas sur sa force et sur sa durée. Elle ne tient pas au cœur par des racines profondes; elle flotte incertaine, stérile, comme une vague lueur, à la surface de l'intelligence, ou bien elle dégénère en fanatisme. Vous voulez que je croie sur parole! vous voulez que j'accepte de confiance l'enseignement qu'on me donne! vous voulez qu'au lieu de chercher, dans mon propre cœur, mes raisons de croire, je m'incline, en fermant les yeux, devant une autorité extérieure! Mais, si j'ai cette faiblesse; si je

me soumetts ainsi sans examen et sans contrôle, pensez-vous que ma croyance sera de la foi et que cette foi sera bien sentie, bien profonde, bien sûre d'elle-même? Pensez-vous que je saurai trouver des raisons efficaces pour la propager et pour la défendre lorsqu'il ne m'en aura fallu aucune pour l'accepter? Ah! je sens que, par cette voie, je pourrai bien devenir un fanatique ou un hypocrite; mais, à coup sûr, je ne serai jamais un vrai croyant.

Il est une voie plus sûre et plus virile pour arriver à la vraie foi. Supposez que je la prenne et que, secouant toute paresse spirituelle, je me mette résolument à chercher la vérité par moi-même. Me voilà entouré de toutes les ressources dont je puis disposer. Me voilà, en particulier, devant ma Bible, la Parole de Dieu, et là, seul, en présence de la vérité, ouvrant mon esprit, mon cœur, mon âme tout entière pour l'examiner et pour la bien voir. Me voilà priant, méditant, appelant, de tous mes vœux, la lumière, poursuivant de tous mes efforts la vérité, et m'appliquant surtout à la saisir dans ses rapports intimes avec les besoins de mon cœur, dans sa correspondance secrète avec les lois de ma raison, dans sa profonde harmonie avec les inspirations les plus pures de ma conscience. Ne pensez-vous pas que cette recherche indépendante et personnelle, cette méditation intelligente et libre sera de nature à me pénétrer d'une foi plus vraie, plus sentie, plus efficace que l'inerte et aveugle soumission de mon esprit à l'autorité incertaine d'un homme ou d'une Eglise? Ah!

c'est que, dans cette supposition, la vérité rayonnera directement au fond de mon être. Aucun obstacle, aucun nuage ne viendra s'interposer entre elle et moi, sous prétexte de la réfléchir. Je la verrai, je la contemplerai face à face et, ravi de sa divine beauté, je lui donnerai mon cœur avec joie, je lui livrerai mon âme avec délices. Lorsque les Samaritains accourus au puits de Jacob eurent vu le Seigneur Jésus-Christ, ils disaient à la femme qui était venue les chercher : « *Ce n'est pas à cause de ce que tu nous as dit que nous croyons ; mais nous l'avons entendu lui-même, et nous savons que c'est lui qui est véritablement le Christ, le Sauveur du monde* (1). » Voilà la vraie foi et voilà aussi, en germe, tout le protestantisme. Le protestant, en effet, est un homme qui veut voir, entendre, juger par lui-même, c'est-à-dire examiner, avant de croire.

Les considérations que nous venons de vous soumettre acquièrent une nouvelle force lorsqu'on sait tenir compte d'un fait capital dans la société humaine. Nous voulons parler de cette grande diversité des caractères, de cette infinie variété des esprits qui forme, sans doute, dans la pensée divine, une des conditions essentielles du mouvement et de la vie. La raison, il est vrai, se trouve la même, au fond, chez tous les hommes ; c'est pour cela qu'il existe des croyances communes, des vérités universelles ; mais, à côté de cette unité fondamentale, que de nuances, que de différences graves, dans les facultés naturelles,

(1) Jean IV, 42.

dans les habitudes acquises, dans les dispositions et les tendances diverses du cœur et de l'esprit! On l'a souvent dit : il n'y a pas deux choses identiques dans la nature. La plus belle prairie ne fournit pas deux brins d'herbe qui ne diffèrent par quelque point, et, sur le même arbre, vous chercheriez en vain deux feuilles qui se ressemblent d'une manière absolue. De même, dans l'humanité tout entière, vous ne trouveriez pas deux hommes, deux esprits qui s'accordent exactement sur la même vérité, soit pour l'exprimer, soit pour la concevoir. Ce fait est considérable, et il importe de s'en souvenir, dans l'organisation de l'Eglise, pour ne pas s'alarmer, à tort, de certaines divergences inévitables qu'il faut savoir accepter. La paix est à ce prix et aussi la sincérité de la foi. — Au fond, on ne croit réellement que les vérités sympathiques, celles qu'on a pu s'assimiler, par une expérience intime, en vertu de son propre tempérament intellectuel et moral. L'un est porté au mysticisme, l'autre à l'activité pratique; celui-ci se plaît dans la spéculation abstraite, tandis qu'il faut à celui-là des formes, des images, des faits précis et concrets. Ainsi de suite. — Méconnaître cette diversité naturelle et vouloir appliquer la même mesure à toutes les âmes; vouloir jeter tous les esprits dans le même moule et courber toutes les têtes sous le même joug, ce serait une prétention tyrannique, une entreprise funeste, heureusement impossible et condamnée par l'expérience.

Permettez-moi de vous retracer, à ce sujet, deux

grands souvenirs historiques. Si nous remontons à l'origine de l'Eglise, jusqu'au premier siècle, nous voyons trois hommes, trois apôtres, sur le premier plan : saint Paul, saint Jean et saint Jacques. Ces hommes inspirés nous ont laissé des écrits qui sont, à quelque point de vue qu'on se place, des produits et des monuments de leur foi personnelle. Eh bien, ne suffit-il pas de prononcer ces trois noms pour éveiller aussitôt, dans l'esprit, la pensée de trois types d'enseignement différents? Certes, les apôtres de Jésus-Christ étaient d'accord sur le fond même de l'Evangile; mais avaient-ils tout saisi et ont-ils tout exprimé exactement de la même manière? N'y a-t-il pas, dans leurs écrits, une diversité manifeste? On peut toujours, si l'on veut, s'inscrire en faux contre l'évidence; mais le fait demeure et n'en porte pas moins sa leçon avec lui.

Descendons maintenant jusqu'à l'époque de la Réformation. Ici encore, trois hommes, trois génies, presque trois apôtres, dominant leur siècle : Luther, Zwingle et Calvin. Certes, ils étaient d'accord, eux aussi, sur le fond de l'Evangile; qui oserait le nier? Cependant, quelles différences dans leur théologie! quelles divergences dans la conception et dans l'exposition des vérités évangéliques! Ces divergences étaient telles, que Luther et Zwingle, dans une conférence célèbre, hésitèrent à s'unir et se refusèrent un instant la main d'association. Ils s'entendirent pourtant, nous laissant ainsi une grande leçon et un grand exemple.

Je conclus : le libre examen est une loi de la nature,

une nécessité de l'esprit humain, un éclatant enseignement de l'histoire. Comment ne serait-il pas, pour l'Eglise, un principe essentiel et fondamental?

## II.

Les meilleures choses ont leurs excès, et les principes les plus vrais deviennent faux lorsqu'on les exagère. Quoi de plus légitime, quoi de plus nécessaire que la liberté? Mais aussi, quoi de plus redoutable, quoi de plus funeste qu'une liberté sans règle, sans limites et sans frein? Au point de vue social, ce serait le désordre et l'anarchie en permanence; au point de vue ecclésiastique, ce serait le mélange de toutes les opinions, la confusion de tous les principes, le pêle-mêle révoltant de toutes les croyances et de toutes les négations. Ne confondons pas la liberté avec la licence, — ni le libre examen avec la libre pensée. Le protestantisme n'est pas une simple école de philosophie; il veut être une Eglise et une religion. Le libre examen a ses droits; mais l'Eglise n'a-t-elle pas les siens?

Que, dans la société civile, nul ne soit persécuté pour ses opinions en matière de foi; que l'Etat laisse à chaque citoyen la faculté de choisir et de pratiquer le culte qu'il préfère; que l'incrédule lui-même puisse afficher librement son incrédulité; que la censure soit abolie; que les bûchers éteints ne se rallument pas; que la torture et l'inquisition ne se relèvent plus, à la bonne heure! Nous applaudirons de

toutes nos forces à cet immense progrès social et nous y verrons l'une des plus précieuses conquêtes de la civilisation moderne. — Mais que, dans la même Eglise, dans une Eglise qui se dit chrétienne, il soit permis à chacun de croire et d'enseigner ce que bon lui semble (c'est là, au fond, le dernier mot de la tendance libérale), en vérité, cela est-il possible? cela est-il désirable? cela est-il protestant?

Que, dans une chaire de philosophie, on voie passer tour à tour les systèmes les plus opposés, les doctrines les plus contradictoires; que toutes les vérités et toutes les erreurs s'y donnent rendez-vous, de tous les points du monde, pour s'y étaler et pour s'y combattre en pleine liberté, à la bonne heure! Nous n'en serons ni surpris ni scandalisé. La libre et universelle discussion est ici à sa place, car il est bon que toutes les opinions puissent se produire, sans entraves, dans la société humaine et que la vérité soit appelée à triompher par la seule force de la raison. — Mais que, dans la chaire chrétienne, consacrée avant tout à l'édification et à la consolation des âmes, on vienne, comme on l'a tenté quelquefois, porter toutes les questions, agiter tous les problèmes, exposer et soutenir tous les doutes et toutes les négations, concurremment avec l'Evangile, en vérité, cela est-il possible? cela est-il désirable? cela est-il protestant?

J'en appelle ici à l'expérience et au bon sens de tous mes auditeurs. Vous tolérez, mes bien-aimés frères, vous acceptez sans murmure des différences, parfois très-sensibles, dans la prédication et dans

l'enseignement pastoral ; il le faut bien, puisque l'unité absolue n'est pas possible. Mais cette tolérance a ses bornes. Il est des contradictions violentes que vous ne supporteriez pas ; il est des négations radicales que vous ne pourriez entendre sans scandale et sans douleur. Vous voyez donc bien que le libre examen trouve, dans l'Eglise, des limites nécessaires : votre propre conscience l'arrête lorsqu'il s'aventure à les dépasser.

Il en est de ce principe comme de notre liberté physique. Nous sommes libres de nous mouvoir dans tous les sens, d'aller et de venir comme bon nous semble. Mais cette liberté n'est pas absolue. Elle est subordonnée aux conditions mêmes de notre existence. Il ne nous est pas permis, par exemple, de nous élan- cer dans l'espace, hors de l'atmosphère où nous respi- rons, pour échapper à cette loi fatale de la pesanteur qui nous attire vers le centre de la terre et nous en- chaîne à sa surface. Eh bien, de même, il existe une atmosphère spirituelle, un milieu chrétien au sein du- quel le libre examen est appelé à se mouvoir, lié et attaché par la foi. S'il arrive, après cela, que le libre examen se trouve à l'étroit dans cette enceinte et veuille, à tout prix, s'affranchir de ce lien sacré, alors il cesse d'être protestant parce qu'il a cessé d'être chrétien. Il sort lui-même de l'Eglise ; il s'en exclut moralement.

La liberté que nous réclavons pour le protestan- tisme n'est donc pas la liberté absolue de la pensée, l'affranchissement de toute croyance et de toute doc- trine religieuses. Nous ne faisons pas du libre examen le droit de ne rien croire, et nous savons que le vrai

protestant est, avant tout, un homme de foi et de prière. Il examine, sans doute, mais il conclut; il cherche, mais il trouve : il a déjà trouvé; il marche, mais il a un but : il sait où il va. Le chrétien protestant n'est pas un philosophe errant à l'aventure dans le champ vague et sur le sol fuyant de la vérité relative; il s'arrête, il se fixe quelque part; il prend pied dans l'absolu, ne remettant pas sans cesse en question les saintes vérités dont son âme est pleine et sachant que, s'il lui est permis de les approfondir, il n'a plus le droit de les repousser une fois que Dieu lui a fait la grâce de les connaître. Le protestant *examine toutes choses* : c'est son droit et son privilège; mais il *affirme et retient ce qui est bon* : c'est son devoir et sa récompense.

Imaginez, au contraire, un homme que le libre examen conduit à des résultats nuls ou à des résultats faux; un homme qui examine toujours sans jamais conclure, qui cherche éternellement sans jamais trouver; un homme qui porte et promène, sur le monde entier, un regard curieux et infatigable, mais ne découvre nulle part rien de bon et de certain, en fait de religion; un homme enfin qui se sert du libre examen comme d'un dissolvant pour dénaturer et pour détruire les vérités les mieux établies, les croyances les plus certaines, je vous le demande, cet homme est-il encore membre de l'Eglise? Cet homme est-il encore protestant?

L'Eglise enseigne, par exemple, qu'il existe de toute éternité, un Etre suprême, créateur et conser-

vateur du monde, auquel nous devons tous, sans examen, notre amour et notre adoration. Je suppose qu'en examinant, vous soyez arrivé à nier la création, la Providence, Dieu lui-même ! Etes-vous encore protestant ? Non. Vous êtes un athée.

L'Eglise enseigne que ce Dieu miséricordieux et bon, touché de compassion envers ses créatures ignorantes et pécheresses (le langage populaire a sa profondeur et sa vérité), leur a fait connaître son pardon et révélé son amour, dans la sainte personne et dans la vie parfaite du Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, son Fils unique. — Je suppose qu'en examinant vous soyez arrivé à penser que toute révélation est inutile et impossible ; que Dieu gouverne le monde, de haut et de loin, par des lois immuables ; que, par conséquent, il n'y a rien de surnaturel dans la Bible et que le Seigneur Jésus-Christ n'est, après tout, qu'un homme comme un autre. Etes-vous encore protestant ? Non. Vous êtes un déiste.

L'Eglise enseigne que ce même Dieu, conscience et personnalité suprêmes, bien que présent partout dans son œuvre, par sa volonté toujours agissante, s'en sépare cependant et la domine par son essence ineffable. — Je suppose qu'à force d'examiner, vous soyez parvenu à cette conclusion ; le monde et Dieu ne font qu'un ; loin de les séparer, comme le vulgaire, il faut s'élever à une conception supérieure et les unir, les identifier, les confondre dans le grand tout, dans l'unité universelle. Etes-vous encore protestant. Non. Vous êtes un panthéiste.

L'Eglise enseigne que Dieu nous a faits à son image, nous a donné une âme immortelle et nous destine (ô miracle d'amour!) à partager un jour sa félicité et sa gloire. — Je suppose, qu'en usant et abusant du libre examen, vous en soyez venu à croire, à dire que l'âme et le corps sont une seule et même substance; que, naissant ensemble, ils périssent ensemble; que, par conséquent, la conscience est un préjugé, l'esprit une chimère et le ciel une pieuse illusion. Etes-vous encore protestant? Non, vous dis-je; vous êtes un matérialiste.

Il n'est pas nécessaire de poursuivre ce parallèle et de dérouler, jusqu'au bout, la longue chaîne des négations auxquelles le libre examen peut conduire. Mais, je le demande, sont-ils protestants, sont-ils membres de l'Eglise : le matérialiste qui nie l'âme et l'immortalité, le panthéiste qui nie la personnalité divine, le déiste qui nie la grâce et la révélation et l'athée qui nie Dieu? Sont-ils protestants, sont-ils membres de l'Eglise tous ces incroyants qui traitent de superstitions les vérités les plus élémentaires de la foi, tous ces honnêtes indifférents qui les dédaignent, tous ces mondains vicieux qui les foulent aux pieds? Ah! je n'ignore pas, en me servant de toutes ces expressions sévères, combien il est facile d'en abuser; mais enfin, les choses existent, et il faut bien des mots pour les choses.

Oui, elles existent ces erreurs funestes, ces profondes aberrations intellectuelles et morales; elles existent dans l'Eglise et peuvent, à un moment donné, y faire

prévaloir une influence que nous vous laisserons le soin et la douleur de qualifier vous-mêmes. En vérité, lorsque nous voyons l'esprit de parti rechercher, exciter et passionner à froid des hommes qui seraient, d'eux-mêmes, tout disposés peut-être à se renfermer dans une neutralité droite et loyale, nous sommes confondu et nous nous demandons où l'on veut en venir. Veut-on arracher l'Eglise à ses vrais membres et empêcher la société chrétienne d'appartenir à des chrétiens? Faut-il, au nom du progrès, accepter sans murmure cette étrange possibilité, et devons-nous, par respect pour le libre examen, nous incliner, en croisant les bras, devant cette perspective désolante? Ah! nous ne craignons pas de l'affirmer : le jour où nous ouvrirons toutes grandes les portes du sanctuaire à la liberté illimitée de l'enseignement et à l'indifférence absolue de la doctrine, le jour où il ne sera plus nécessaire de croire et de manifester sa foi pour être protestant, ce jour-là nous aurons cessé d'exister, comme Eglise et comme religion. Toutes les âmes pieuses se retireront indignées et il ne restera, dans l'Eglise déserte, que les incrédules et les mondains.

Encore une fois : le libre examen a ses limites, et le protestantisme n'est pas la liberté de croire tout ce que l'on veut et la faculté d'enseigner tout ce que l'on croit. Ces limites sacrées, inviolables, ce sont les vérités éternelles et nécessaires qui forment la conscience générale de l'Eglise; ce sont ces croyances vitales qui ont constitué de tout temps, dans la société chrétienne,

le fond permanent, la substance immuable de la religion et de la piété. — Loin de nous la pensée et la prétention de formuler ici une confession de foi ! Mais ne serait-il pas possible d'indiquer, au moins en traits généraux, les vérités fondamentales dont je parle ? — Dieu et son libre amour ; Jésus-Christ et sa médiation permanente ; le Saint-Esprit et ses mystérieuses communications ; l'âme avec ses misères et ses privilèges ; le ciel avec ses gloires ; l'enfer moral avec ses châtimens ; — l'Évangile, en un mot ; l'Évangile avec ses révélations profondes sur Dieu, l'âme et l'éternité ; l'Évangile avec ses promesses et ses menaces, ses ombres et ses lumières, sa rigueur accablante et sa douceur infinie ; l'Évangile, enfin, avec la vie nouvelle qu'il inspire, avec les émotions, les espérances, les joies incomparables qu'il répand au fond des cœurs et la sainte communion d'amour qu'il fait régner entre les âmes vivifiées et sauvées par sa céleste influence. — Ah ! nous ne demandons pas qu'on les détermine et qu'on les pétrifie, dans des formules mathématiques, ces vérités immortelles et ces expériences ineffables. Peu nous importent, après tout, l'expression et les formes dont les diverses générations humaines pourront les revêtir, pourvu que leur existence soit toujours reconnue et respectée, pourvu que leur nécessité soit sentie, pourvu que l'Évangile ne flotte pas à tous les vents, pourvu qu'il reste enfin, dans la tourmente, quelque chose de fixe et d'inébranlable où l'âme inquiète puisse se prendre et s'attacher !

Ecoutez : lorsque, dans les nuits sereines, nous levons les yeux vers la voûte azurée, nos regards pensifs s'arrêtent sur des points fixes et brillants que les astronomes nous représentent comme autant de soleils immenses semblables au nôtre. Chacune de ces étoiles est le centre d'un monde particulier. Autour d'elle gravitent d'autres astres moins importants dont l'ensemble, rattaché au centre commun, forme tout un système planétaire. Ces globes étincelants et mystérieux paraissent toujours les mêmes et à la même place, dans le firmament, depuis qu'il existe sur la terre des hommes pour les contempler. Toutes les générations humaines ont passé sous leurs doux rayons et ces astres eux-mêmes n'ont point changé. En vain notre avide curiosité s'efforce de pénétrer le mystère qui les enveloppe ; perdus dans le ciel, à des profondeurs effrayantes, ils se dérobent encore à nos investigations et la science, obstinée à les sonder, possède à peine quelques notions imparfaites sur leur volume, leur distance et leur constitution physique. N'importe ! ils sont là ces mondes inconnus ; ils brillent sur nos têtes et leur paisible lumière apporte à nos âmes, à travers l'espace et les ténèbres, un message ineffable de l'infini.

Eh bien, ce que Dieu a fait dans le monde matériel, il l'a fait aussi dans le monde moral. Là aussi il y a des étoiles fixes, des vérités centrales et lumineuses qui sont comme les soleils du royaume des esprits. Ces vérités nous échappent par leur grandeur même ; nous ne pouvons les pénétrer dans leur essence, les saisir,

les embrasser dans toute leur étendue, et la connaissance que nous en avons ne saurait être que successive et fragmentaire. — N'importe ! elles sont là ces vérités immortelles ; voilées encore, mais visibles, elles rayonnent dans notre conscience, elles éclairent notre raison, elles nous guident et nous consolent dans la traversée périlleuse et sombre de la vie.

Que le libre examen vienne maintenant et qu'il les détruise, s'il le peut, ces vérités bienfaisantes, ces croyances fécondes, source de toute lumière et de toute joie ici-bas ; qu'il efface, qu'il éteigne, dans le firmament spirituel, ces divines étoiles ; qu'il ruine ainsi toute Eglise et toute religion ; qu'il fasse le vide et la nuit dans la conscience humaine ; qu'il replonge, dans le chaos et dans les ténèbres, le monde moral tout entier ; — mais qu'il se tienne, du moins, à sa place et qu'il ne demande pas à s'installer dans le sanctuaire pour travailler plus sûrement à cette œuvre de désolation et de mort.

Vous vous récriez, vous vous révoltez, peut-être, mes chers auditeurs ; vous nous accusez d'exagérer à plaisir et de nous complaire dans des suppositions impossibles. Vous vous trompez ; je suis dans le vrai. Ecoutez : si je vous dis que le principe d'autorité, suivi jusqu'au bout, mène droit au catholicisme et à l'inquisition, vous applaudirez. Eh bien, croyez-moi aussi lorsque, poussant un cri d'alarme, je viens vous dire : le principe de liberté conduit au néant. Arrêtez, limitez quelque part ce principe, à la fois nécessaire et fatal, ou bien, renoncez à avoir une Eglise

chrétienne, une société religieuse digne de ce nom, car la liberté sans limites et sans épithète n'est pas seulement un sable mouvant sur lequel on ne peut rien fonder; elle est un dissolvant capable de tout détruire, elle est un torrent capable de tout emporter.

### III.

Il semble, au premier coup d'œil, que tout le monde soit d'accord sur les vérités élémentaires que nous venons d'exposer. Si l'on interroge séparément chacun des deux grands partis qui se disputent, à cette heure, la direction et la domination de l'Eglise, on les trouve, l'un et l'autre également disposés à repousser avec énergie les conséquences extrêmes de leurs principes. En théorie, personne ne veut d'une Eglise autoritaire et tyrannique. En théorie, nul ne prétend que la liberté suffise pour organiser et pour faire prospérer une société religieuse. Tous reconnaissent à l'envi qu'il faut, en effet, chercher à concilier la foi et la liberté pour conserver au protestantisme son caractère propre et sa place distincte, entre le catholicisme et la philosophie. On reconnaît, on accorde tout cela, en théorie, mais on ne s'en souvient pas toujours dans la pratique.—Le fait est que, dans les entraînements de la crise actuelle, les meilleurs esprits se laissent souvent emporter au delà du but et vont beaucoup trop loin, de part et d'autre, pour nous servir d'une expression dont la banalité n'exclut pas la justesse. Le fait est

qu'il existe en ce moment, dans l'Eglise, deux tendances excessives entre lesquelles tout accord et toute harmonie paraissent impossibles. Le fait est que, de réaction en réaction, nous sommes menacés d'une dissolution complète. Le fait est que toutes les âmes pieuses et pacifiques souffrent profondément de nos amères divisions et s'alarment, à bon droit, pour l'avenir de notre chère Eglise. — Un immense besoin de concorde et de paix se fait sentir de toutes parts. On est fatigué, on est rassasié de discussions et de luttes. On appelle, on désire ardemment la fin de nos discordes, comme on soupire, pendant une journée brûlante, après le repos et le rafraîchissement du soir. On trouve enfin qu'il est temps de s'arrêter pour revenir au calme, à la modération, à la piété pure et simple, qui se trouble et se dénature au milieu de tous ces orages; à la piété vraie, sentie, vivante, qui, seule, pourra cicatrizer les plaies de l'Eglise et faire lever sur elle des jours meilleurs. — Après tout, il y a, dans l'Eglise, autre chose que des questions à résoudre; il y a des âmes, des âmes immortelles à consoler et à sauver. Voilà ce qu'on oublie, voilà ce qu'on perd de vue trop souvent, dans nos luttes passionnées. Hélas! on l'oublie pour soi-même; on se laisse distraire, par l'agitation du dehors, des saintes préoccupations de la vie intérieure. La question générale étouffe la question particulière, et l'on discute et l'on examine toutes choses, excepté son propre cœur. — Ah! lorsque nous serons tous, en réalité, des hommes de foi et de prière; lorsque, dans toutes les poitrines, battront des cœurs vraiment

chrétiens; lorsqu'on nous verra répudier, au moins dans les choses du ciel, les passions malfaisantes de la terre; lorsque ce sera le pur esprit de l'Évangile, et non l'esprit de parti, qui formera notre mobile et notre inspiration; lorsque, dans la simplicité virile d'un cœur tourné vers Dieu, chacun de nous ouvrira son âme et se sentira capable de prier et d'adorer, même avec ceux qui ne pensent pas tout à fait comme lui; quand nous en serons là, que dis-je? quand la conscience écoutée nous criera à tous qu'il doit en être ainsi, alors, soyez-en sûrs, le moyen de pacifier et de sauver l'Église sera tout trouvé. Les deux principes qui la constituent se concilieront, les questions qui nous divisent seront débattues avec calme, les problèmes qui nous troublent seront simplifiés, les abîmes qui nous séparent se combleront, s'effaceront d'eux-mêmes, quand nous serons tous animés de cet esprit, quand le souffle généreux d'une piété large, sympathique, d'autant plus divine qu'elle sera plus humaine, passera sur nous tous et nous pénétrera, en dépit de toutes les divergences dogmatiques et à travers toutes les formes religieuses.

Hommes sérieux et modérés de tous les partis, chrétiens éclairés et indépendants, de toute nuance et de toute Église, vous tous qui aimez, d'un égal amour, et qui voulez embrasser, d'une même étreinte, l'Évangile et la liberté, unissons-nous donc, loin des extrêmes, non pour organiser un troisième parti, non pour créer un nouvel élément de discordé, mais pour travailler de concert, dans la paix et dans la charité,

à l'édification d'une Eglise assez large, assez compréhensive pour souffrir, dans son sein, des divergences inévitables et pour demeurer ouverte à tous les progrès, mais aussi, ne l'oublions pas, assez vivante, assez fidèle pour rester inébranlablement assise sur le seul fondement qui puisse être posé : l'Évangile et ses révélations éternelles. *Amen!*